

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 38.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 5 OCTOBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Quelques considérations sur la littérature et les beaux-arts dans la province de Québec, par N. Legendre.— Nos gravures : Un berger de la Palestine ; Une famille d'émigrés attaquée par les Sauvages ; Un champignon monstre ; Femmes serbes ornant les tombes des victimes.—Biographies et portraits par L. O. David.—Mandement de Monseigneur de Montréal, annonçant sa démission (suite et fin).—Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. Casgrain, par Paul de Cazes.—Poésie : A une enfant, par M. J. A. Poisson.—Littérature canadienne : Le Roi des Etudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).—Nouvelles générales.—Errata.—Faits divers.—Le Jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Quelques croquis à l'Exposition provinciale : Un champignon monstre, du genre *Lycoperdon* (Vesse-de-loup), récemment trouvé sur la montagne ; Gravures qui accompagnent le texte des "Aventures du capt. Hatteras" ; La guerre d'Orient—femmes serbes ornant les tombes des victimes ; Un berger de la Palestine ; Une famille d'émigrés attaquée par les Sauvages.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

La littérature et les beaux-arts sont intimement liés à l'histoire de la civilisation chez tous les peuples. Ils sont comme un thermomètre qui indique ses mouvements de progrès ou de régression, ses alternatives de force ou de faiblesse, ses époques de gloire ou de décadence.

C'est à l'aide des monuments qu'ils ont laissés que nous avons pu connaître et juger les races aujourd'hui éteintes ; et c'est dans les trésors de leurs archives que nous allons, encore aujourd'hui, étudier les magnificences et les misères de Jérusalem, d'Athènes, de Rome, de Mexico et de la grande capitale du royaume des Incas.

Mais la littérature, les arts et la civilisation sont eux-mêmes subordonnés à une autre grande puissance ; ils sont, malgré eux, les humbles sujets d'un autre grand principe sous l'égide duquel ils fleurissent et prospèrent, mais, en dehors duquel, tout en jetant çà et là quelques fugitives étincelles, ils s'acheminent fatalement vers la désorganisation et les ténèbres de l'oubli. Et ce grand principe qui les nourrit et les soutient ; cette grande puissance qui les inspire et les illumine, c'est la religion et seulement la religion.

Otez cette force, inspiratrice parce qu'elle est mystérieuse, véritablement civilisatrice parce qu'elle est divine, et tout tend à retourner, non pas vers la barbarie, ce qui ne serait qu'un demi-mal, mais vers le sensualisme et l'abrutissement, ce qui est le comble du malheur. On peut éclairer l'ignorant et adoucir les mœurs du barbare, humainement parlant, de guérir cette terrible maladie, le sensualisme qui est devenu, pour certaines sociétés, ce qu'est l'usage de l'opium pour les Indes et la Chine, une seconde nature.

Il me serait difficile, dans une seule conférence, d'embrasser tout le sujet que j'ai annoncé. Je me contenterai donc, pour aujourd'hui, de traiter la première partie, qui a rapport à la littérature. Les beaux-arts, c'est-à-dire la musique et la peinture, les seuls que nous ayons ici, avec, peut-être, un peu d'architecture, feront le sujet d'un second entretien.

Et d'abord, il serait peut-être à propos de nous demander, en commençant : Avons-nous dans cette province, une littérature proprement dite ? La question, déjà posée, a été résolue dans le sens négatif. J'ai le plus grand respect pour cette opinion, mais je pense, néanmoins, qu'elle n'est pas tout à fait juste.

Il est bien vrai que nous ne sommes pas un peuple distinct et fils de ses propres

œuvres. Nous ne sommes qu'une fraction séparée d'une autre grande nation dont nous parlons la langue, et dont nous reflétons, plus ou moins, le caractère et les habitudes. Mais il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, que nous avons notre existence à part et que le milieu dans lequel nous avons vécu depuis trois siècles, sans altérer les sentiments d'affection qui nous relient à la mère-patrie, nous a donné un certain cachet qui nous est propre, et qui se retrouve, naturellement, dans ce que nous produisons.

Et si ce signe distinctif n'était pas suffisamment accusé chez nous, nous pourrions en montrer un autre exemple frappant chez nos voisins qui, sous ce rapport, sont dans une position semblable à la nôtre, moins toutefois cet envahissement d'un élément étranger qui nous a forcés de nous replier sur nous-mêmes, et d'apprendre à ne compter que sur nous, pour ne pas nous laisser envelopper et permettre d'effacer peu à peu notre nom du livre des nations.

Aux Etats-Unis, nous avons la langue anglaise, mais ce n'est déjà plus l'Angleterre. La littérature et les beaux-arts ont quelque chose qui les distingue de la littérature et des arts de la Grande-Bretagne. Ce serait trop sortir de mon sujet que de vouloir indiquer ici ces nuances. Il suffit, au reste, d'attirer l'attention sur ce fait pour le constater.

La littérature a eu chez nous une enfance longue et difficile. On ne peut même pas dire qu'elle ait encore dépouillé ses derniers langes. Nos pères n'avaient le temps ni d'étudier le style ni de tourner des périodes. Le peu d'écrits qu'il nous ont laissés ont été burinés à grands traits par le soc du défricheur, ou l'épée du soldat. Et, cependant, ces pages sublimes resteront dans les fastes de notre histoire comme autant de monuments offerts à l'admiration des âges futurs. C'est la grande époque des temps héroïques.

Mais ces temps ont changé ; ce n'est plus dans une carrière aussi dangereuse que nous allons aujourd'hui cueillir des lauriers. C'est sur un terrain plus pacifique que nos lettres essayent leurs premières forces, et s'engagent dans cette voie de progrès qui semble s'ouvrir devant elles.

Les premiers efforts dans ce sens ne datent pas encore de bien longtemps.

Le *Répertoire National*, fondé à Montréal en 1848, est à peu près la première tentative que l'on ait faite dans le but de provoquer la plume de nos hommes instruits, et de fixer le fruit de leurs travaux d'une manière permanente. Il est bien entendu que je ne parle pas de la presse qui, malheureusement alors comme aujourd'hui, à de rares exceptions près, était loin de pouvoir servir de modèle sous le double rapport du style et de la dignité.

Le *Répertoire National* portait pour épigraphe cette phrase sans prétention : "Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défauts sont encore à naître." Hélas ! c'était bien vrai, et jamais recueil n'a été plus fidèle à sa devise. Cependant, il est juste d'apprécier ici plutôt les intentions que les résultats. A ce point de vue, le *Répertoire National* a rendu un grand service. Il a été pour nous ce premier pas qui coûte tant, ce premier effort qui se remet de jour en jour, ce premier mot, cette première phrase d'un écrit qui sont si longs à trouver.

Ce début n'a pas été brillant, avouons-

le, mais respectons, en même temps, une tentative qui, dans son idée première, ne manquait pas de grandeur.

Les quatre volumes du *Répertoire* contiennent une tragédie en trois actes et en vers, de M. Gérin-Lajoie, intitulée : *Le jeune Latour*. Cette pièce avait été représentée au séminaire de Nicolet en 1844. M. Gérin-Lajoie n'avait alors que dix-neuf ans : c'est sa malheureuse excuse. Cette composition, cependant, malgré ses défauts, laisse dominer le talent qui devait plus tard faire honneur aux lettres canadiennes.

Les quatre volumes renferment, en outre, une foule de petites pièces en prose et en vers, comédies, vaudevilles, légendes, historiettes, signés par Dupont, Lenoir, L'Ecuyer et autres. Ce sont des premiers essais plus ou moins bien réussis et surtout, d'une lieue à la ronde, l'amplification de l'élève de belles-lettres. On y trouve également un grand nombre de satires de M. Bibaud, lesquelles, certainement, ne sont pas "ces écrits sans défauts qui sont encore à naître." Le tome troisième, surtout, est, presque en entier, composé de pièces de poésie comme nous en avons tous commises dans ces beaux jours de la jeunesse où l'on ne doute de rien, pas même de l'avenir, où l'on a foi dans toute chose, surtout dans son talent de poète. En revanche, le tome deuxième contient cinq discours de M. Etienne Parent, reflétant ce cachet de distinction qu'on ne retrouve que chez bien peu de nos littérateurs.

C'est également vers ce temps qu'il faut placer la naissance du premier *Album de la Minerve*, revue de littérature et de modes, illustrée. C'était une entreprise colossale pour l'époque. Aussi, a-t-on dû l'abandonner au bout, je crois, de deux ou trois années. Je n'ai pas pu me remettre sous les yeux ce premier *Album* dont les exemplaires sont, aujourd'hui, extrêmement rares ; et mon savoir n'est ici appuyé que par mes souvenirs, lesquels, vous comprendrez sans peine, datant d'aussi loin, sont nécessairement assez obscurs. Je me rappelle néanmoins, fort distinctement, la faveur avec laquelle avait été accueilli le premier roman canadien, par M. Georges de Boucherville, intitulé : *Une de Perdue Deux de Trouvées*. Ce fut, parmi la jeunesse surtout, une révélation. Nous ne comprenions pas, à cette époque, qu'un des nôtres put concevoir et écrire en entier une œuvre de cette importance.

La suspension de l'*Album* est venue interrompre la publication de cet intéressant récit que M. de Boucherville a repris ensuite, dans la *Revue Canadienne*, en 1864. Les derniers chapitres, cependant, composés près de vingt ans plus tard, sont loin d'avoir cette verve et cette fraîcheur qui caractérisaient la première partie de l'ouvrage.

On pourrait aussi signaler, à cette époque, la première *Revue Canadienne*, l'*Album de la Minerve* et le *Ménestrel*, journal littéraire et musical. Mais ces publications n'ont fait qu'apparaître pour s'éteindre presque aussitôt.

J'ai pu et j'ai même dû oublier quelques noms dans cette courte nomenclature ; mais notre siècle marche si vite que vingt-cinq ou trente années constituent déjà un passé assez reculé dont les souvenirs s'obscurcissent et s'effacent presque dans la poussière brillante que soulève notre course un peu échevelée. L'année 1857 a vu la naissance du

Journal de l'Instruction Publique, publié par M. Chauveau. Quoique cette feuille s'occupât de pédagogie plutôt que de littérature, elle a cependant donné un certain élan aux lettres canadiennes par des écrits empreints d'une grande distinction. Ses excellentes revues bibliographiques surtout, n'ont pas peu contribué à éclairer le goût de notre public, et à inspirer à nos écrivains cette crainte salutaire qui est le commencement du succès, et qu'ils avaient semblé ignorer jusqu'alors. M. Chauveau avait d'ailleurs une plume qui savait se faire remarquer et faire école ; et il est souverainement regrettable que d'autres préoccupations aient empêché de se livrer à une carrière pour laquelle il était si fortement doué.

Nous voici maintenant arrivés à une seconde époque de notre littérature. Je veux parler de la création des *Soirées Canadiennes*, dont la première livraison parut en février 1861. Car il faut bien remarquer que l'apparition d'une publication nouvelle indique toujours un mouvement nouveau dans les idées, une aspiration neuve qui sent le besoin de se communiquer à un public plus étendu.

Jusque-là, sous le rapport littéraire, Montréal semblait avoir le pas sur la vieille cité de Champlain. Constatons, sans vouloir trop en tirer vanité, mais aussi sans fausse humilité, que, depuis lors, Québec s'est noblement vengé.

Les *Soirées Canadiennes* sont véritablement le premier recueil sérieux de notre littérature. Les promoteurs de cette œuvre éminemment utile portaient des noms qui étaient alors et sont encore aujourd'hui des autorités dans les lettres canadiennes. Le style s'était formé. On avait dépouillé cette phrase qui se traînait, sans se fixer, du latin à l'anglais et de l'anglais au latin, quand elle ne s'habillait pas dans la vieille façon de Montaigne et de Rabelais. Car, quelque respect que l'on doive avoir pour l'antiquité, il ne faut pas, d'un autre côté, exagérer cette passion d'archéologue qui peut plaire par un certain aspect original, mais qui finit par paraître tout à fait démodée.

Il faut, sans vouloir trop se lancer dans les singularités de l'âge présent, suivre un peu son siècle, et ne pas persister à arborer la perruque frisée et poudrée, quand chacun s'en tient aux cheveux que la nature lui a donnés. L'excès, en quoique ce soit, n'est pas de mise ; et je crois que, après tout, il vaut mieux suivre le conseil d'Horace et prendre un juste milieu.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

C'est ce que les fondateurs des *Soirées Canadiennes* me paraissent avoir compris et tâché de faire adopter. Ce recueil renferme des écrits qui méritent d'être relus et étudiés. *Trois Légendes de mon Pays*, par M. Joseph-Charles Taché, sont écrites dans un style très-pur et offrent des enseignements qui sont de tous les temps et de tous les âges ; ces enseignements conviennent surtout à notre époque où les croyances affaiblies par les dissentiments, où les principes chancelants sous les efforts d'une lutte violente ont besoin de se retremper au souvenir de cette grande et vigoureuse nature, de cette admirable simplicité des premiers occupants de notre sol que la religion a, pour ainsi dire, émondés et transformés, sans les altérer ni les détruire.